

ALFRED BRENDEL

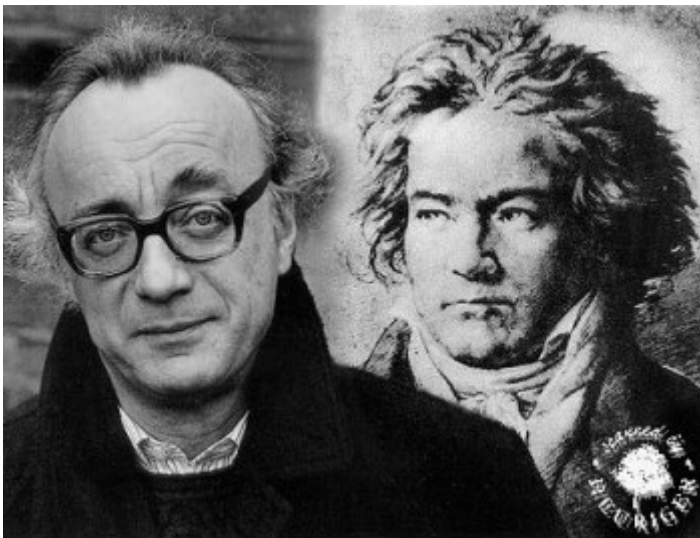


photo: © [Isolde Ohlbaum](#) - peinture: August K.F. von Kloeber

Essai biographique et discographique sur des aspects familiaux et des facettes moins connues

*Traduit de l'Allemand en langue française
par la **télévision d'ARTE***

Mettant en contrepoint des œuvres de Chopin relativement méconnues et des chefs d'œuvre de Debussy, Ravel et Rachmaninov, Alfred Brendel a, une fois de plus, fasciné et dérangé le public en émoi, dans un concert mémorable à la philharmonie, où fébrilité et tension étaient portées à leur paroxysme.

Avec maestria, il a apporté la preuve que le prélude en ut dièse mineur de Rachmaninov n'était pas un chef d'œuvre mais rien qu'un..... - halte ! vous-entends-je crier, impossible qu'il soit question d'Alfred Brendel, le seul, le vrai, qui ne joue que du Beethoven, du Mozart et du Schubert, à la rigueur du Liszt ou des compositeurs de ce genre ! Je vous rassure tout de suite : le fameux concert est bien sûr une vue de l'esprit, mais reconnaissez qu'un tel programme exécuté par ce pianiste-là en aurait déconcerté plus d'un.

Est-ce vraiment si invraisemblable ? Brendel est-il tenu de se cantonner à ces classiques ? Le public ne serait-il pas prêt à accepter qu'il étende son répertoire ? Si l'on se remémore les débuts de sa carrière, on serait bien tenté de le croire : un jeune pianiste obscur s'attaque à l'œuvre pour piano de Liszt, et, par-dessus le marché, aux sonates d'un certain Schubert dans une salle de concert, on croyait rêver ! Ce genre de performance semblait réservé à un Artur Schnabel, qui osait consacrer une soirée entière à Schubert, jouant même, en seconde partie, les mêmes sonates et morceaux ; mais Schnabel était déjà d'un âge certain, on le lui " pardonnait " volontiers.

Aujourd'hui, Brendel compte parmi les plus grands musiciens classiques, il jouit de cette réputation dans le monde entier, si l'on fait exception de quelques incultes qui existeraient encore, nous dit Karl Schumann, dans quelque tribu eskimo ou derrière le Kilimandjaro.

Mais remontons d'abord un peu le temps, jusqu'au 5 janvier 1931 par exemple : c'est le jour de sa naissance, à Wiesenberg dans le nord de la Moravie (dans l'actuelle République tchèque). Il a trois ans lorsque ses parents partent s'établir sur l'île de Krk, sur la côte adriatique yougoslave, où ils y tiennent une pension. Son père est ingénieur et architecte - milieu donc privilégié, mais sans lien particulier avec la musique. Il suit sa scolarité à Zagreb et prend ses premières leçons de piano à l'âge de six ans. Son professeur, Sofia Dezelic, elle-même ancienne élève de Max (von) Pauer, lui fait faire des exercices en suivant une technique surannée - nous a expliqué le pianiste lui-même - pour lui donner de la vigueur dans les doigts, surtout le pouce et l'auriculaire, ce dont il lui sait encore gré aujourd'hui. Arrivé à Graz en Autriche en 1943, il étudie le piano et la composition au conservatoire, notamment auprès d'Artur Michl et de Ludowika von Kaan, élève du pianiste et chef d'orchestre Bernhard Stavenhagen, porté lui-même en haute estime par Liszt qui lui avait donné des " masterclass " à la fin de sa carrière, entre 1878 et 1885. Si cette femme n'a pas exercé d'influence musicale particulière sur Brendel, c'est elle qui dirigea en 1949 son élève fraîchement diplômé de piano de l'Académie de Vienne vers Edwin Fischer, dont il suivit trois sessions d'été à Lucerne, les deux dernières en 1950 et 1956.

Bien qu'à cette époque, Brendel, outre la musique, se passionne déjà pour l'écriture de poèmes et pour la peinture, il donne son premier concert de piano le 26 avril 1948 dans la salle de musique de chambre de Graz. Au programme : "La fugue pour piano" ainsi qu'une sonate avec double fugue de sa composition, qu'il persiste hélas à garder secrète depuis. Certaines des critiques émises à l'occasion de ce premier concert lui ont été très utiles dans ses relations avec ses parents, avoue-t-il avec un sourire en coin. Le grand avenir qu'on lui prédit alors commence à peine un an plus tard, lorsqu'il remporte le Prix de la ville de Bolzano (Concours Busoni).

En 1950, Brendel s'installe à Vienne, prend encore quelques précieuses leçons chez Paul Baumgartner (à Bâle) et Eduard Steuermann (à Salzbourg). Dès 1951, il enregistre son premier disque, "L'Arbre de Noël" de Franz Liszt (Society of Participating Artists, SPA 26). Un enregistrement aujourd'hui rare et recherché, que son actuelle maison de disques (exclusive) a eu la bonne idée d'éditer à l'occasion de son 65e anniversaire sur un CD offert en cadeau. Il enregistre d'autres œuvres chez SPA : la sonate pour flûte en si bémol majeur WoO Anh. 4 (n°28 du catalogue, un enregistrement que, personnellement, je ne connais pas) et le trio en sol majeur WoO 37 avec Wanausek et Cermak, de même qu'une magnifique interprétation des cinq pièces pour piano (n°48) opus 3 et la sonate en si mineur opus 5 de Richard Strauss.

Après un enregistrement de la Fantasia contrappuntistica de Busoni pour "The Record Society", Brendel signe son premier contrat d'exclusivité avec la société américaine Vox, qui par la suite, sera plus connue sous la marque Turnabout qui vend des albums à bon marché. Son premier disque rassemble des œuvres de Moussorgski, Balakirev, Stravinsky. Jusqu'à la fin des années 50, il joue Liszt, Haydn et Mozart, mais aussi Bartok, Prokofiev, Stravinsky et, avec Walter Klien, des morceaux à quatre mains de Brahms et Dvorak.

Autre choix courageux pour l'époque : le concerto pour piano d'Arnold Schönberg (1942), que Brendel fait connaître à un large public par les multiples concerts donnés à travers le monde, et qui figure depuis 1957 à son répertoire, avec la première de trois interprétations au total. Pour mémoire, ce concert, événement mémorable, fut enregistré à Londres en direct le 5 novembre 1973, avec le premier concert de Bartok sous la direction de Bruno Maderna. Il faut aussi mentionner le vibrant appel lancé dans un article paru dès 1961 sous le titre "Liszt, compositeur mécompris", et qui se termine en ces termes:

"... Nous descendons tous de Liszt. Le modèle de l'interprète universel de grand talent qu'il a créé, notre imaginaire sonore, notre technique, c'est à lui que nous les devons. Chers confrères, ayez l'amabilité de le reconnaître. Et le public serait bien aimable de mettre au placard certaines idées reçues. Il serait temps de restaurer l'honneur de Liszt."

Plus d'une fois, Brendel montre qu'il est fidèle à sa propre maxime *"ne comptent parmi les grands interprètes de Liszt que ceux qui ont su montrer leurs qualités d'interprètes de chefs d'œuvres classiques"*.

Au début des années 60, il enregistre presque toutes les œuvres pour piano de Beethoven, dont l'intégrale est éditée plus tard chez Murray Hill dans un coffret de 21 disques 33 tours, et se consacre de plus en plus aux œuvres pour piano de Schubert. Brendel ne cache pas non plus son attachement aux lieder de ce même compositeur : pour le plus grand plaisir du public, il accompagne dans des soirées consacrées aux lieder des maîtres du chant tels que Eberhard Wächter, Hermann Prey, Dietrich Fischer-Dieskau et, depuis peu, Matthias Goerne.

A la fin des années 60, Brendel signe chez EMI (Vanguard), il enregistre d'autres œuvres de Liszt, Mozart, Schubert, Schumann et même Chopin. Il restera insatisfait de certains de ces enregistrements, notamment des Polonaises, dont il ne veut plus entendre parler. Non pas qu'il éprouve du mépris pour l'œuvre de Chopin - dont il a étudié de nombreux morceaux - mais par crainte que Chopin ne le cannibalise. De plus, il pense que le jeu pianistique moderne doit moins à Chopin ou Schumann qu'à Liszt et Schubert. Comment s'étonner alors que Brendel se dédie aux œuvres qui lui parlent et dont il a "vraiment besoin" ?

En 1970, Alfred Brendel signe chez [Philips](#) (Polygram, aujourd'hui Universal) un contrat d'exclusivité. Pendant toutes ces années, Brendel a exploré différentes facettes de Beethoven (3 interprétations des sonates, 4 des concerts), revisité, à la fin des années 80, ses célèbres enregistrements de l'œuvre tardive de Schubert, pris à bras le corps les concerts de Mozart et l'œuvre pour piano de Haydn, et proposé différentes lectures de la sonate en si mineur de Liszt. Ajoutons un enregistrement d'œuvres pour piano de Bach, un compositeur avec lequel il n'a pas renoué depuis, sauf en étudiant Busoni, ainsi que des œuvres de Schumann, Brahms, Liszt et Weber.

Brendel est moins présent comme chambriste, même si, en plus des lieder de Schubert, il enregistre des pièces de Schubert, Mozart et Beethoven. A l'occasion, il joue de la musique de chambre avec son fils Adrian, violoncelliste, et avec de jeunes musiciens.

Il est temps maintenant de se tourner un peu vers l'homme Brendel. Même s'il en est rarement fait mention dans ses livres ou biographies, on apprend sur le livret qui accompagne l'intégrale des sonates de Beethoven qu'il est marié à une cantatrice d'origine argentine, Iris Heymann-Gonzala, et qu'il vit à Graz. De ce mariage (de 1960 à 1972), il a une fille, Doris, chanteuse pop de son état et aux concerts de laquelle il n'assiste pas parce que " la musique y est trop fort ". " Je ne supporte pas le bruit " déclare-t-il, " il nuit à la santé, c'est extrêmement dangereux. "

Au début des années 70, Brendel s'établit à Londres, où il épouse, en 1975, Irene Semmler. Son fils Adrian est né de ce second mariage. On sait que Brendel s'intéresse au théâtre, aux arts plastiques, à l'humour involontaire, il collectionne des objets kitsch et peint depuis longtemps des aquarelles, à titre strictement privé.

Dans un entretien accordé à Jürgen Meyer-Josten, il dit au sujet d'Elly Ney qu'elle est une "grande pianiste vivante" (elle avait plus de 80 ans), une expression amusée qui se retourne maintenant contre lui : on le présente en effet aujourd'hui dans les mêmes termes. Mais comme il le note lui-même avec sagacité, "le succès a aussi un côté extrêmement comique". Ce comique, ce côté drolatique qui l'habite est encore plus perceptible dans ses écrits édités depuis 1996 chez Carl Hanser.

A côté de ses travaux sur la musique " Réflexions faites " et " Musique côté cour, côté jardin ", il publie de nombreux essais, qui remplissent maintenant trois volumes. Chez lui, l'écriture semble prendre son essor d'elle-même. Brendel prétend que ce sont les textes eux-mêmes qui lui disent ce qu'il doit écrire. Ses livres "Fingerzeig" (montre-doigt), "Störendes Lachen während des Jaworts" (rire importun pendant le " oui " et " Kleine Teufel " (petits démons) semblent créer un nouveau genre : une sorte de récit-poème d'un surréalisme minimaliste.

Où l'on ne retrouve pas que des grands classiques, comme l'esprit de Mozart, qui visite une vivante à moitié sourde et la contraint de chanter un canon obscène dans sa baignoire.

Il croque aussi son public, par ex. dans "Die Kölner Hust- und Klatschgemeinschaft" (La bonne société des tousseurs et applaudisseurs, allusion au carnaval de Cologne, NdT). Il va même jusqu'à se fondre dans les pensées d'un crocodile qui se demande désespérément comment dévorer le chasseur au gros qui nage dans le fleuve, mais qui préfère se sauver sur la berge où il finit dans la gueule d'un lion...

A tous ceux qui n'ont pas eu le plaisir d'entendre Brendel lire ses poèmes - avec ses mimiques inimitables -, je recommande le livre audio édité récemment, une sélection de 45 textes tirés des deux premiers volumes. Dans le feuillet d'accompagnement, Brendel écrit lui-même:

"Le comique rend la vie (plus) supportable. Quelque chose en moi m'a fait renouer avec le rire, et ces textes y sont certainement pour quelque chose. J'ai été le premier cobaye du rire. Les textes testent sur moi leur capacité à faire rire. Ou sourire. Parfois, c'est de moi-même que je ris. En fait, les parties véritablement autobiographiques sont l'exception. Certains prendront le message au premier degré, et risquent l'égaré. Cet Emil, qui apparaît au poète, est un personnage idéalisé. Je ne suis pas le poète : je ne prétends pas en être un et je n'ai jamais écrit d'aphorismes - bien que j'aie un goût prononcé pour les aphorismes. Le dadaïste n'est pas moi non plus, mais peut-être est-il une part de moi-même."

Les mimiques évoquées tout à l'heure sont très intéressantes : le lecteur averti, qui connaît Brendel pour l'avoir observé dans ses concerts au début de sa carrière, sait de quoi je veux parler. Les grimaces qu'il faisait à l'époque montrent plus clairement qu'aujourd'hui à quel point il se consume dans la musique. Dans une production pour la télévision allemande (NDR) datant des années 70, Brendel joue et commente les Impromptus de Schubert et explique, plus tard, comment, au moyen d'un miroir, il a réussi à réprimer ses grimaces étranges. J'espère que ces grimaces ne sont pas la raison pour laquelle le NDR n'a jamais accepté de rediffuser ce programme.

"Brendel pourrait-il faire de la publicité pour des montures de lunettes ?" ai-je lu récemment quelque part. La question est effectivement posée.

C'est dans ce même contexte qu'il faut s'interroger sur les pansements qu'il a aux doigts. Il dit lui-même avoir des mains d'assez grande taille qui l'obligent à jouer certains accords avec les ongles. Les pansements servent à protéger ses ongles, mais aussi à absorber la transpiration et à atténuer le bruit de la frappe de la touche, ce qu'on appelle en allemand la "souris trotteuse". Ce bruit est aisément perceptible dans les derniers enregistrements de Claudio Arrau par exemple, qui, pour de quelconques raisons, refuse d'utiliser des pansements.

Les documents filmés et les interviews de Brendel restent extrêmement rares, mais il aura fixé en images l'interprétation de grandes œuvres de Liszt, Schubert et Beethoven (Unitel). Il existe aussi un reportage télévisé, hélas assez court, de Frank Zoglauer, intitulé "Meister der schwarzen Flügel" (Les maîtres des pianos à queue noirs), qui fait découvrir l'homme (plein d'humour) derrière l'artiste. Il y est brièvement question de la série de photographies sans doute prises à la fin des années 50, intitulée "Un pianiste dans des poses singulières", dont les épreuves sont hélas introuvables ou presque.

Comment Brendel trouve-t-il encore le loisir de consacrer du temps à de jeunes pianistes comme Claudius Tanski ou Till Fellner ? C'est pour moi un mystère. Comme au début de sa carrière, Brendel défend surtout les chefs d'œuvre, parfois oubliés, de la musique pour piano. Il dirige ses élèves vers des morceaux précis, et les accompagne même dans l'étude des sonates de Draeseke et Reubke par exemple.

Il continue de donner de nombreux concerts, mais doit maintenant, pour des raisons de santé, renoncer aux grands cycles comme ceux consacrés à l'intégrale des sonates de Beethoven ou aux dernières compositions de Franz Schubert.

On souhaiterait qu'à l'occasion d'une lecture de ses écrits, il réitère, plus près de chez nous, l'expérience de Londres, où il était accompagné au piano par son ami Pierre-Laurent Aimard jouant des œuvres de Ligeti et Kurtág. Mais rien n'est moins sûr. Ce qui est sûr en revanche, c'est qu'actuellement, on peut l'entendre interpréter des programmes magnifiques, Mozart, Haydn et Schubert, parfois aussi Schumann, et accompagner Matthias Goerne dans le "Voyage d'hiver" et le "Chant du cygne".

L'année prochaine sera riche en festivités : Brendel fête ses 70 ans et ses 30 ans chez Philips. Comme le disait ce Karl Schumann cité en exergue, le 5 janvier est aussi l'anniversaire de Maurizio Pollini et d'Arturo Benedetti Michelangeli. J'aimerais ici me joindre à sa recommandation de faire vraiment de cette date la Journée mondiale du piano.

© Jürgen Sack pour musikerforum.de
Février 2000
